L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 29 SEPTEMBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Éditeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 29 SEPTEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Onorato & Stuart, au No 104 rue St-Charles—Meubles de maison et effets mobiliers.

Par Stephen J. Derbès, au magasin No 72 rue du Camp—Le contenu du dit magasin, comprenant fourneaux à gasoline, lampes de prix, élégantes garnitures de lavabo, quincaillerie, verrerie, réfrigérateurs, un cheval, un wagon couvert, fournitures de bureau, coffre fort, étagères, comptoirs, comptes ouverts, etc.

Statistique semestrielle de la production métallurgique et de l'extraction houillère en France.

La statistique semestrielle de la production métallurgique et de l'extraction houillère en France, qui vient d'être publiée par le service des mines, indique une reprise notable de ces industries. Les usines sidérurgiques ont produit 968,347 tonnes de fonte, pendant les six premiers mois de l'année courante, ce qui constitue une augmentation de 114,530 tonnes sur les résultats correspondants de 1889. La masse totale des fers est passée de 387,465 tonnes à 431,765 tonnes, en progression de 44,300 tonnes. Enfin, sur les aciers, le progrès est, proportionnellement, plus sensible encore, puisque la production est montée de 246,088 tonnes à 280,341 tonnes.

L'extraction houillère, elle aussi, présente une augmentation. Elle avait été de 11,906,000 tonnes dans les premiers six mois de l'année 1880: elle s'est avancée, cette année, à 12,876,000 tonnes, en hausse, par conséquent, de 960,000 tonnes. La plus grande partie de cette augmentation est due aux bassins du Pas-de-Calais et du Nord. Le premier a vu sa production progresser de 4,245,000 à 4 489,000 tonnes, soit 244,000 tonnes; le second a extrait 2,521,000 tonnes au lieu de 2,276,000, ce qui donne 245,000 tonnes en plus. La Loire a produit 1 million 794,600 tonnes, en augmentation de 110,000 tonnes. Dans le bassin du Gard, on a extrait seulement 21,000 tonnes de plus que dans le premier semestre de l'an dernier; par contre, les mines de Bourgogne et du Nivernais présentent un accroissement de 110,000 tonnes. Le Bourbonnais a produit 536,000 tonnes au lieu de 461,000; les bassins du Tarn et de l'Aveyron, ont une augmentation très forte, puisqu'elle se chiffre par 120,000 tonnes, ce qui fait un accroissement proportionnel de 20 0/0, alors que dans le Nord il n'est que de 11 0/0, et que dans le Pas-de-Calais il ne dépasse pas sensiblement 6 0/0.

En même temps, l'importation des houilles étrangères et du coke subit une hausse très notable. Les expéditions d'Angleterre, pour le premier semestre de l'année courante, ont été de 1,992,000 tonnes, au lieu de 1,654,000 tonnes dans la période similaire de 1889. Les arrivages de Belgique ont monté de 1,591,000 à 1 852,000 tonnes, mais ceux d'Allemagne ont légèrement fléchi, de 347,000 à 334,000 tonnes. L'importation totale du coke s'est avancée de 537,000 tonnes à 621,000 tonnes.

On peut se demander pourquoi toutes les mines françaises n'ont pas profité des perturbations provoquées dans les bassins houillers de Westphalie et de Belgique pour accroître leur production et des hauts prix pour prendre à leurs rivaux certains marchés d'approvisionnement. Quelques compagnies l'ont fait; il en est d'autres qui, pour diverses considérations, n'ont pu développer leur extraction.

On se souvient que le mouvement de hausse du charbon de terre a commencé en Allemagne pendant les grèves de Westphalie et s'est continué lorsque le gouvernement allemand a effectué de grands achats pour compléter ses approvisionnements de guerre. En France, l'Etat a fait procéder, peu après, à des mesures analogues, ce qui a accru la consommation au moment même où les stocks diminuaient par suite du ralentissement de la production étrangère. Les mines ont pu, dans ces conditions, livrer leurs charbons à des prix très rémunérateurs, et la hausse des charbons s'est maintenue par la progression de la consommation industrielle et commerciale, conséquence de la reprise générale des affaires et du développement du trafic des chemins de fer.

Il est évident que l'industrie houillère se trouvait alors dans des conditions très favorables. Si elle ne profitait pas complètement de la hausse du charbon en raison des traités à longue échéance conclus avec de gros consommateurs, il n'en est pas moins vrai qu'elle a pu tirer parti de la plus-value des charbons livrés aux petits consommateurs. Une augmentation de l'extraction était donc désirable pour augmenter la clientèle des mines françaises au détriment des compagnies étrangères. L'état dans lequel se trouve l'industrie française dans certaines régions, ne l'a pas permis autant qu'on eût pu le souhaiter. En effet, il n'a pas été possible, dans la région du Nord et du Pas-de-Calais, d'accroître considérablement le nombre des ouvriers. On ne forme pas un personnel en quelques jours, et la crise métallurgique et minière qui a sévi de 1882 à 1886, a éloigné—en Belgique notamment—nombre d'ouvriers qui se sont dirigés sur d'autres centres industriels. Aussi, ne constate-t-on pas en Belgique une reprise très sensible de l'industrie houillère. L'extraction du 1er semestre de 1890, qui a été de 10,082,000 tonnes, ne dépasse que de 140,000 tonnes celle du premier semestre de 1889. Des grèves ont eu lieu et ont lieu encore, qui ont une influence directe sur les chiffres de la production. Mais c'est là un indice des difficultés auxquelles se heurtent les mines du nord de la France pour accroître leur production. D'autre part la main-d'œuvre a subi, dans ces premiers temps, une hausse notable. Il y a un an environ, nos ouvriers mineurs des bassins du Pas-de-Calais et du Nord ont obtenu, en général, une première augmentation de 10 0/0, qui a été suivie, quelques mois après, d'une nouvelle augmentation de 10 0/0 également. Il y a peu de temps encore, certaines compagnies ont accordé, spontanément, une troisième augmentation de 10 0/0. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, si la lutte contre les charbons étrangers n'a pas été aussi active qu'elle l'eût été dans d'autres conditions. Aussi, comme l'indiquent les statistiques des douanes françaises, les charbons belges et anglais ont recommencé à rentrer en forte proportion.

On peut espérer, toutefois, que si les compagnies houillères montrent une grande clairvoyance, et si les ouvriers mineurs résistent aux excitations dont ils sont toujours l'objet, la France sera mieux armée pour soutenir la concurrence. On signale, en effet, la constitution en Westphalie, à Dortmund, à Bochum et à Essen, de syndicats de propriétaires de mines, pour la vente de leurs produits. L'augmentation de la production de la région n'est pas moindre, pour le 2e trimestre de 1890, de 700,000 tonnes. Les directeurs des mines allemandes craignent, évidemment, un avilissement des prix et s'entendent pour maintenir la fermeté des cours. Il est permis de penser que l'on pourra, le cas échéant, profiter de cet état de choses, et que l'on comprendra, peut-être qu'il est pour la France de la plus haute importance, de restreindre, le chiffre des introductions de houilles étrangères.

Les enfants:

—N'est-ce pas, maman, interroge Bébé, que les soldats, c'est comme les petits enfants?

—Pourquoi?

—Dame! Je les vois toujours aux Tuileries qui se font promener par des bonnes!

FEUILLETON.

LA DUCHESSE CLAUDE.

— PAR —

RENE DE PONT-JEST.

(*Suite.*)

En agissant ainsi la jeune femme n'obéissait pas qu'à sa timidité, à son tempérament, à son caractère plein de confiance, elle suivait aussi les conseils de sa mère, qui avait dit à Verneuil, quelques jours avant son mariage:

—Tu vas entrer dans un milieu où certaines vertus bourgeoises ne sont pas de mise, mais parfois deviennent au contraire des ridicules. Il faut en quelque sorte y dissimuler ses affections trop vives, même les plus légitimes. Un mari du nom et de la situation du tien a des obligations mondaines dont souvent il ne peut s'affranchir. Il n'est pas permis à un grand seigneur de ne vivre que pour les siens, il se doit aux uns et aux autres. Il faudra donc laisser à M. de Blangy-Portal la plus grande liberté, ne pas t'inquiéter outre mesure de ses relations et, quand tu auras à te plaindre de lui,—cela arrive dans les meilleurs ménages,—c'est avec une extrême prudence que tu devras t'y prendre pour le ramener à toi.

"Pour les femmes, c'est, selon les hommes, un grand tort que d'avoir raison. Garde-toi qu'on puisse lire le lendemain sur ton visage le chagrin que tu as eu la veille. Les fronts soucieux, les yeux rougis par les veilles ou les larmes, les traits fatigués par l'inquiétude, sont des reproches indirects qui éloignent ceux qui se sentent coupables et dont l'orgueil refuse de s'abaisser en demandant pardon.

"Enfin, n'aime pas ou tout au moins ne trahis jamais que tu aimes plus que tu n'es aimée. Ne sois ni trop indifférente, ni trop curieuse, ni trop calme, ni trop exaltée. Fais ta maison aussi charmante que possible. Que le duc soit forcé de se trouver chez lui mieux que partout ailleurs. Le secret du bonheur conjugal est là tout entier!"

C'est d'après ces conseils fort sages, qui témoignaient de l'expérience et du bon sens de Mme Frémerol, que Claude s'était conduite, et lorsqu'elle se vit enceinte, ne songeant plus qu'à sa prochaine maternité, elle se préoccupa encore moins que par le passé de ce que faisait son mari en dehors de chez lui.

Il en advint alors ce qui était à craindre de la part d'un égoïste tel que Robert; il saisit la balle au bond pour se rendre plus libre que jamais; il affirma à la duchesse qu'il était de mauvais ton de se faire voir en public dans l'état où elle se trouvait, que cela appartenait seulement aux petites bourgeoises et aux femmes du peuple, et Mme de Blangy-Portal, dès le sixième mois de sa grossesse, ferma presque son salon et ne sortit plus qu'en voiture.

La solitude d'ailleurs ne lui pesait pas; elle préparait avec amour le trousseau du petit être qu'elle attendait, ne désirant pas plus un fils qu'une fille, prête seulement à adorer l'enfant qui naîtrait d'elle, ne partageant en rien les craintes de son mari d'avoir un héritier, ni les espérances opposées de Mme Frémerol de devenir grand'mère d'un comte de Meursant, puisque c'était là, dans la famille de Blangy-Portal, le nom et le titre que recevait le second fils à sa naissance.

Une seule chose attristait Claude, c'était de ne plus aller de temps en temps à Verneuil.

Robert, simulant des craintes chimériques, s'opposait à ce qu'elle fît en chemin de fer si court voyage que ce fût, et elle en était réduite à ne plus voir sa mère que de loin, au Bois, lorsque leurs voitures se croisaient.

C'était là, pour la jeune femme, une privation si pénible qu'elle en fit part à Guerrard, puis ajouta:

—Je vais être bien seule lorsque le grand moment sera venu. Pas une femme, pas une amie auprès de moi! Je ne suis guère liée qu'avec la princesse d'Andalt, qui est trop âgée pour m'être d'aucun secours, et avec la baronne de Travène, pour laquelle j'ai peu de sympathie. Jamais le duc ne permettra ni à ma mère, ni même à ma tante de venir ici.

Cet isolement où je serai m'effraie un peu par avance. Pensez donc! s'il allait m'arriver malheur!

—Oh! n'ayez pas de semblables idées, interrompit Paul, très vivement ému. Vous êtes jeune, forte, et votre santé est excellente; tout se passera donc fort bien. Cependant, je comprends votre préoccupation et je voudrais trouver le moyen d'y porter remède. Je crois qu'il serait imprudent de demander à votre mari d'autoriser la présence chez vous de celles dont vous parlez. Ce serait le mettre dans un grand embarras et, comme vous, je craindrais qu'il ne vous répondît par un refus. Néanmoins, voulez-vous que je sonde le terrain?

—Je ne sais: j'hésite. S'il vous dit non, il vous en voudra de votre démarche, ainsi qu'à moi-même, car il supposera forcément que je vous ai prié de la faire.... Et cependant, être seule, toute seule!

—Mais il y a quelque chose de beaucoup plus simple à lui proposer.

—Quoi donc?

—Que vous alliez faire vos couches à Verneuil.

—C'est vrai! je n'y avais pas songé! Mais le voudra-t-il?

—Peut-être! Il comprendra tout ce qu'il y aurait de douloureux pour vous à n'être pas assistée de votre mère en une pareille circonstance. D'abord permettez-moi une question qui ne m'est dictée que par ma respectueuse affection, déjà si vieille. Comment êtes-vous avec le duc ou plutôt comment est-il avec vous?

Claude rougit un peu, hésita un instant, et répondit enfin, en s'efforçant de sourire:

—Robert est toujours le même. S'il me paraît avoir repris quelques-unes de ses habitudes parisiennes, ce à quoi je devais m'attendre, m'a dit ma mère, lorsque je suis revenue de voyage, il est du moins fort attentionné. Il s'inquiète de ma santé, me fait mille recommandations de prudence, mais, je l'avoue, il reste peu à l'hôtel. Ce qu'il fait, je l'ignore; d'ailleurs, la vérité, c'est que je ne le questionne jamais.

—Et Gontran?

—Je n'ai pas à me plaindre de lui. Toutefois je ne puis me dissimuler qu'il m'aime peu, et il est probable qu'il m'aimera moins encore quand j'aurai un enfant auquel son père donnera, c'est bien certain, une part de son affection.

—Il ne faut pas avoir de pareilles idées; ne songez en ce moment qu'à vous-même. Voyons, voulez-vous que je dise un mot à votre mari de notre projet de Verneuil?

—Oui, je vous en serai bien reconnaissante, car je n'oserais pas le faire moi-même.

—Vous pouvez compter sur moi. Ne suis-je pas moralement responsable de votre bonheur, puisque je vous ai mariée! Si vous étiez malheureuse un jour—oh! ce qui n'arrivera pas, j'en suis convaincu—je ne me le pardonnerais jamais!

Le docteur avait prononcé ces mots avec une telle chaleur, un tel accent de dévouement que Claude, profondément touchée, lui tendit aussitôt les deux mains, en disant avec un de ses doux regards:

—Non, cela n'arrivera pas. Néanmoins, merci de tout mon cœur!

Puis ils parlèrent pendant quelques instants encore de choses moins intimes, et Paul quitta l'hôtel pour se mettre à la recherche de M. de Blangy-Portal.

Au cercle de la rue Boissy-d'Anglas, où le docteur se rendit d'abord, il ne trouva pas Robert, mais il y apprit que son ancien compagnon de plaisir venait presque tous les soirs au club, après la sortie des théâtres, vers minuit, et qu'il faisait partie d'un petit groupe de joueurs qui hasardaient à un jeu tout nouveau pour les gens du monde, le bésigue, des sommes considérables.

Cela prouvait que le duc sacrifiait encore à son vice d'autrefois, d'une façon moins dangereuse, il est vrai, que quand il passait ses nuits à tailler des banques ouvertes.

Avoir abandonné le baccara, où les pertes peuvent être illimitées et ruiner un millionnaire en quelques heures, c'était déjà de la part de M. de Blangy-Portal un sacrifice dont il fallait lui tenir compte; aussi Paul ne s'inquiéta-t-il pas outre mesure de ce qui se passait, et le lendemain matin, lorsqu'il vint trouver son ami rue de Lille, il ne lui dit pas un mot de sa visite de la veille au Cercle impérial, mais il aborda tout de suite la seule question qui, pour l'heure, le préoccupât réellement.

C'est que les sentiments de Guerrard pour la duchesse se modifiaient de jour en jour.

Après n'avoir eu pour elle que cette sorte d'affection paternelle qu'éprouvent souvent les médecins pour les petits malades qu'ils ont soignés dans des circonstances graves, il s'était intéressé de cœur à cette jeune femme mariée par son intermédiaire et, la pensant heureuse et fière de son rang, il en avait été lui-même fier et heureux, cela étant son œuvre; mais depuis qu'il supposait que ce bonheur n'était pas complet, qu'il pouvait être troublé, que M. de Blangy-Portal était peut-être indigne de la compagne adorable dont la fortune l'avait sauvé de la misère dorée, la plus douloureuse de toutes les misères, il pensait constamment à Claude, se sentait envahi par une sorte de remords, et se reprochait d'avoir aidé Mme Frémerol à atteindre son but ambitieux.

N'eût-elle pas mieux fait, se disait-il, d'attendre que quelque honnête homme devînt épris de sa fille et l'épousât seulement pour sa beauté?

Est-ce que mariée dans ces conditions, la charmante jeune femme aurait eu à craindre qu'on la séparât complètement de sa mère et qu'on l'humiliât, en lui jetant le passé de celle-ci au visage?

Tout à cette idée le docteur ne se demandait pas si un honnête homme, noble ou roturier, aurait pu accepter, non pas l'état civil irrégulier de Claude, on ne pouvait le lui reprocher, mais sa fortune, dont la source était bien difficile à dissimuler.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il dit à son ami:

—As-tu songé à prendre quelques mesures relativement aux couches prochaines de la duchesse?

—Quelles mesures? interrogea Robert tout surpris.

—Dame! mon cher, les femmes, en ces circonstances, ont toujours une mère, une parente ou une amie auprès d'elles.

—Ah! je comprends! J'aime beaucoup la duchesse et je suis prêt à tout pour que les soins les plus grands lui soient donnés; j'ai déjà prévenu le docteur Depaul; mais tu ne t'imagines pas cependant que je permettrai à Mme Frémerol de s'installer ici, ni même d'y venir. Est-ce que ma femme l'a jamais pu croire?

—Pas le moins du monde; elle n'y songe pas. Mais peut-être y a-t-il un moyen de sauvegarder ta juste susceptibilité et de ne pas cependant laisser Mme de Blangy-Portal aussi complètement seule.

—Alors, c'est sa tante qui....

—Non, pas plus Mme Ronsard que Mme Frémerol.

—Que veux-tu dire? Explique-toi!

—Si ta femme allait tout simplement faire ses couches à Verneuil?

—Par exemple! Tu trouverais cela tout naturel?

—Absolument.

—Eh bien! je ne suis pas le moins du monde de ton avis.

—Ah bah! Pourquoi?

—Je suis né dans cet hôtel; Gontran, lui aussi, y est venu au monde; si Claude me donne un fils, il doit naître ici. Il me semble que s'il voyait le jour ailleurs, à Verneuil particulièrement, surtout là, il aurait une seconde tache originelle.

—Comme la mémoire te revient! Une seconde tache originelle! Peste! Heureusement que ta chère femme ne t'entend pas!

A cette riposte de Paul, le duc ne put s'empêcher de rougir un peu, puis, voulant sans doute racheter ce que ses dernières paroles avaient d'injuste et de brutal, il reprit aussitôt:

—Après tout, pourquoi pas. Voyons, est-ce que c'est la duchesse qui t'a chargé de me parler de ce déplacement?

—En aucune façon. Tout en craignant beaucoup, ce qui s'explique, de n'être entourée que d'étrangers au moment de sa délivrance, elle n'a pas songé une seconde à te demander de laisser venir ici sa mère, ni sa tante. Elle comprend que pour la première, du moins, c'est impossible, et c'est moi qui ai eu l'idée de son installation à Verneuil, où, somme toute, elle ne passera que quelques semaines.

—A cette saison, cela semblera assez étrange. Si encore nous étions en été.

—Je te répondrai, comme médecin, que l'air de la campagne est également préférable en toutes saisons pour les femmes en couches. Nous l'ordonnons souvent.

—C'est possible, mais que penseront nos parents et amis?

—Ceux qui connaissent Mme Ronsard, tels que le prince d'Andalt et le général d'Hermont, trouveront tout naturel que la duchesse soit allée chez sa tante qui l'a élevée. Quant aux autres, nous leur dirons que c'est par ordre absolu de la Faculté que ta femme a quitté l'hôtel.

—Oui, c'est vrai, mais tu oublies le docteur Depaul?

—Tu sais bien que Verneuil est à une heure de Paris et qu'il y a dix trains par jour pour s'y rendre. Par conséquent, une fois prévenu, mon éminent confrère arrivera toujours à temps, sans compter que tu pourras prier quelque sage-femme de premier ordre de s'installer à la villa vingt-quatre ou quarante-huit heures, davantage même, avant le moment présumé.

—Ah! tu as réponse à tout!

—Alors?

—Eh bien! soit. Je vais moi-même monter chez Claude pour la rassurer. Ou plutôt, viens avec moi.

En disant ces mots, Robert avait sonné.

—Demandez à Mme la Duchesse si elle peut recevoir M. Guerrard, commanda-t-il à Germain, qui était venu immédiatement.

—Mme la duchesse est dans la serre, où elle attend que le déjeuner soit servi, répondit le vieux valet de chambre.

—Alors, allons la rejoindre, fit le gentilhomme en prenant le bras de Paul. Elle sera ravie d'apprendre par toi-même le succès de ton ambassade.

—Mon ambassade?

—Parbleu! Avec ça que vous n'étiez pas d'accord!

—Je t'affirme!

—Enfin, n'importe!

Et le duc, rendant la liberté à son ami, le poussa doucement dans la serre, où Mme de Blangy-Portal était à demi étendue sur une chaise longue de rotine.

Ses traits fatigués trahissaient plus encore peut être que la déformation de sa taille, l'état avancé de sa grossesse. En effet, elle en avait atteint le huitième mois, et bien que sa santé générale permît d'espérer qu'elle franchirait sans danger cette grande épreuve de la délivrance, sa physionomie était inquiète, ses lèvres n'avaient plus que de tristes sourires, et ses grands yeux, aux regards si doux, semblaient cernés plus encore par les larmes versées en secret que par les souffrances de l'œuvre de maternité qui s'accomplissait en elle.

La duchesse redoutait plus encore qu'elle ne l'avait laissé voir à Guerrard l'isolement à l'heure de ses couches, non pas qu'elle craignît d'être la victime de quelque grave accident, mais parce que l'impossibilité d'avoir sa mère auprès d'elle la peinait et l'humiliait, en la forçant de se souvenir des motifs qui fermaient à Mme Frémerol les portes de l'hôtel ducal.

Depuis qu'elle était mariée, elle avait tout naturellement acquis l'expérience de bien des choses, une fois, entre autres, dans une circonstance particulièrement douloureuse.

Un jour qu'elle avait emmené au Bois, dans son landau, Mme de Travène, elle avait croisé le coupé de sa mère, et la baronne, jalouse de tous et de tout, s'était écriée:

—N'est-ce pas scandaleux de voir pareille créature vivre dans un tel luxe!

La pauvre Claude, feignant de ne pas comprendre à qui s'adressait cet outrage, n'avait pas répondu, mais le trait lui était resté au cœur, et depuis ce moment-là surtout, elle évitait tout ce qui pouvait, même le plus indirectement, rappeler son origine à M. de Blangy-Portal.

Aussi fut-elle d'autant plus touchée et reconnaissante, lorsque Guerrard lui dit:

—Votre mari est tout à fait de mon avis et c'est chose entendue. Vous partirez très prochainement pour Verneuil, où l'air est excellent pour les femmes dans votre situation.

—Vous le permettez? dit-elle à Robert en lui tendant la main.

—Oui, répondit le duc presque galamment. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est que vous ne m'ayez pas exprimé vous-même votre désir.

—Je n'ai pas osé, fit-elle en rougissant.

—Ah! tu le vois bien, dit le gentilhomme à son ami, tu n'étais auprès de moi qu'un ambassadeur! Ça n'en est pas moins entendu.

Et se retournant vers sa femme, il ajouta:

—Quand voulez-vous partir?

—Le docteur pense que je puis attendre encore une quinzaine de jours, répondit Claude.

—Eh bien! faites vos préparatifs et vous vous installerez la semaine prochaine à Verneuil, où j'irai vous voir fréquemment. Je vous demande seulement de n'emmener avec vous aucun des gens de l'hôtel, pas même votre femme de chambre. Evitons tout ce qui pourrait donner lieu à des indiscrétions. Vous trouverez chez votre tante autant de monde que vous en aurez besoin.

—D'autant plus, interrompit Guerrard, que la supérieure de la Visitation sera heureuse de vous donner une des sœurs du couvent pour vous soigner.

—Oui, c'est une excellente idée! Vous le voulez bien, Robert?

—Sans doute!

—Alors tout est parfait et je vous remercie sincèrement.

Elle lui tendit son front qu'il effleura de ses lèvres, et lorsque, quelques instants plus tard, M. de Blangy-Portal et Paul l'eurent de nouveau laissée seule, Claude s'empressa d'écrire à sa mère pour lui annoncer la bonne nouvelle qui mettait un terme à leurs perplexités réciproques.

Quant au docteur, il ne dit pas à son ami un seul mot de ce qu'il avait appris au club à l'égard de sa nouvelle assiduité au jeu, mais il se promit de le surveiller plus qu'il ne l'avait fait depuis son mariage, car il craignait un peu que l'empressement de Robert à se rendre au désir de sa femme dans une circonstance aussi grave que celle de son éloignement de l'hôtel, ne fût motivé par quelque besoin de se rendre libre, et peut-être aussi dans la prévision qu'un jour il pourrait avoir à faire appel à la reconnaissance de Claude et même à celle de sa mère.

Quoi qu'il en fût, il se hâta de prendre avec Mme Frémerol toutes les mesures nécessaires pour le voyage projeté, et huit jours plus tard, seule avec la duchesse, ainsi que les choses avaient été arrêtées, il monta à deux heures de l'après-midi dans le train de Mantes.

M. de Blangy-Portal, qui avait accompagné sa femme jusque sur le quai, lui avait fait affectueusement mille recommandations de prudence. Il devait aller la voir le surlendemain.

Tout était donc pour le mieux; Claude ne ressentit aucune fatigue pendant la route, et la première personne qu'elle aperçut à la gare d'arrivée fut sa mère.

Sachant avec qui sa fille voyageait, Mme Frémerol n'avait pas manqué d'accourir pour la recevoir.

Néanmoins, comme il pouvait se trouver parmi les voyageurs quelques personnes les connaissant toutes les deux, Geneviève et la duchesse n'échangèrent là qu'un sourire, mais lorsqu'elles eurent pris place dans le landau qui attendait au dehors, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Le bonheur de l'ancienne maîtresse de Berquelier était inexprimable; il y avait près de deux mois qu'elle ne s'était trouvée seule avec sa fille, qui lui était enfin rendue, pour quelques semaines au moins. Elle en éprouvait une telle joie qu'au moment où la voiture franchissait la grille de la villa, elle tenait encore la jeune femme pressée contre sa poitrine.

C'est que depuis que Claude était duchesse, depuis que le rêve de sa vie était devenu réalité, il n'y avait plus de place dans le cœur de la Frémerol pour l'ambition; mais seulement pour l'amour maternel. Il lui semblait que jamais elle n'avait tant aimé celle dont elle avait eu le courage de se séparer pour lui donner un titre, au prix de cette séparation; elle se demandait comment elle avait pu se résoudre à un semblable sacrifice et si, la chose étant à refaire, elle en aurait maintenant l'énergie.

Quant à Claude, en se retrouvant dans cette maison où elle avait grandi, insouciante et gaie, il lui sembla qu'elle rajeunissait de plusieurs années, et, le soir, lorsque sa mère, après l'avoir aidée à se mettre au lit et après s'être assurée qu'elle ne manquait de rien, lui souhaita bon sommeil en l'embrassant, elle ferma doucement les yeux et s'endormit en rêvant peut être qu'elle était toujours la fillette adorée d'autrefois.

Il est vrai que la duchesse de Blangy-Portal était restée en quelque sorte jeune fille. Au contact de l'homme qui l'avait épousée par spéculation, ses sens ne s'étaient pas éveillés, l'amour n'avait pas cessé d'être pour elle lettre close.

En faisant de la vierge une épouse, le mariage l'avait laissée dans l'ignorance absolue des passions; elle ignorait s'il lui avait apporté tout ce qu'une femme, jeune et belle comme elle, avait le droit d'en attendre. Elle ne s'étonnait que d'une seule chose, c'était de s'être éloignée de son mari, d'avoir quitté son hôtel sans en ressentir plus de peine, et d'être rentrée, au contraire, avec un profond sentiment de bien-être, là où s'était passée sa jeunesse.

Aussi le lendemain lui sembla-t-il, en s'éveillant, qu'elle n'avait jamais quitté la villa. Si on lui eût dit qu'elle était appelée à y vivre désormais, peut-être en aurait-elle ressenti une inconsciente satisfaction.

L'ex pensionnaire des Visitandines n'avait rien du tempérament ambitieux de sa mère.

Après s'être mariée sans entraînement, elle avait certes éprouvé un certain orgueil à s'entendre appeler: Madame la duchesse, à recevoir les hommages du monde où elle était entrée, à aller au Bois dans une voiture aux panneaux armoriés, à sentir tous les regards s'arrêter sur elle, quand elle prenait possession de sa loge à l'Opéra; mais son caractère modeste ne s'en était pas sensiblement modifié, et lorsque sa grossesse l'avait retenue à peu près enfermée, elle avait si aisément repris les habitudes tranquilles de sa jeunesse que son isolement relatif ne lui avait réellement pas pesé.

Il arriva, par conséquent, qu'à Verneuil, Claude s'y retrouva bien plutôt qu'elle ne s'y réinstalla, et quand, vingt-quatre heures plus tard, M. de Blangy Portal, fidèle à sa promesse, arriva, elle dut en quelque sorte lui faire les honneurs de la maison, car Mme Frémerol, prétextant des achats indispensables, avait quitté la campagne par l'un des trains de la matinée.

Geneviève était résolue à ne se trouver en présence de son gendre que s'il manifestait le désir de la voir, ou du moins seulement si un concours de circonstances qu'il était facile de prévoir les réunissait à l'heure de la délivrance de sa fille.

Le duc le connaissait trop bien pour ne pas comprendre le motif de son absence; il lui en sut le meilleur gré, mais en homme bien élevé, il exprima à sa femme le regret qu'il éprouvait de ne pas rencontrer sa mère, et il ne voulut pas quitter la villa lorsque l'heure de s'éloigner fut venue, sans voir Mme Ronsart, à laquelle il fit mille recommandations à propos de sa nièce.

Ayant ainsi débuté, les choses devaient ensuite marcher sans secousse. Soixante douze heures après sa première visite, Robert revint, et comme il n'avait prévenu personne de son voyage et qu'il demanda immédiatement Mme Frémerol, celle-ci ne crut pas devoir le fuir.

Leur entrevue, qui ne roula que sur la situation de la duchesse, fut des plus affectueuses, et lorsqu'ils montèrent ensemble chez elle, bras dessus bras dessous, en quelque sorte, la jeune femme exprima aussitôt à son mari, avec sa franchise ordinaire, toute sa reconnaissance pour cette dérogation spontanée aux principes qu'il avait posés au moment de son mariage, à l'égard de ses rapports avec sa belle-mère.

Ce jour-là M. de Blangy-Portal dîna à la maison, en famille, et ne partit que par le dernier train après avoir serré les mains de Geneviève et salué respectueusement la tante Ronsart, qui n'en revenait pas des politesses de ce grand seigneur envers une vieille femme de sa condition.

La semaine suivante le docteur Depaul vint à Verneuil avec Guerrard, et après un rapide examen, il annonça à la duchesse que l'heure de sa délivrance approchant, il lui enverrait le lendemain une sage-femme dont il répondait.

Quant à lui, il se tiendrait prêt à accourir à la première dépêche.

En effet, quarante-huit heures plus tard, pendant que le duc et Guerrard attendaient dans le boudoir voisin de sa chambre à coucher, Claude, assistée, de l'éminent praticien et de son habile auxiliaire accoutumée, mettait au monde une fille, à la grande déception de Mme Frémerol, qui désirait tant être grand'mère d'un gentil petit comte de Meursant.

Geneviève n'en accueillit pas moins avec tendresse le nouveau-né, et la duchesse, lorsqu'il lui fut permis, quelques instants après sa couche, d'embrasser son enfant, ne se demanda pas une seconde s'il eût été meilleur pour elle d'avoir un fils plutôt qu'une fille.

Elle était mère, son vœu était exaucé et tout en promenant doucement ses lèvres, encore crispées par la douleur, sur ce petit être qui sortait d'elle, elle remercia Dieu de le lui avoir donné.

Le duc fut parfait; il complimenta l'accouchée, embrassa l'enfant et passa cette nuit à la villa; puis le lendemain matin, il arrêta, d'un commun accord avec la duchesse, Mme Frémerol et Guerrard, la grande question du baptême.

Après avoir bien pesé le pour et le contre, il fut décidé que le bébé serait ondoyé à Verneuil et baptisé plus tard à Paris, où on pourrait lui choisir un parrain et une marraine parmi les intimes de la famille.

En attendant, il s'agissait de déclarer le nouveau-né.

Or, l'éminent docteur Depaul avait rédigé la veille, avant de partir, sa déclaration professionnelle. Robert s'en munit et se rendit avec Guerrard à la mairie, où l'enfant fut inscrit sous le nom de Thérèse-Anne, fille de Bernard-Robert, duc de Blangy-Portal et de Claude-Alexandrine Lasseguet.

Puis, de la mairie, les deux amis passèrent au presbytère, et l'abbé Marion, curé de Verneuil, vint dix minutes plus tard ondoyer le nouveau-né.

Il est inutile de dire que cette cérémonie lui valut, de la part de Mme Frémerol, une offrande princière pour son église et pour ses pauvres.

Au même instant, un étrange individu, de quarante-cinq à cinquante ans, maigre, d'aspect famélique et affligé sans doute d'une maladie des yeux, car il portait de grosses lunettes bleues, se présentait au greffe de la mairie et demandait obséquieusement au secrétaire l'autorisation de jeter un coup d'œil sur le registre de l'état civil.

Attaché à une grande compagnie d'assurances sur la vie, il avait besoin, disait-il, de se mettre au courant des dernières naissances qui s'étaient produites dans la commune afin de pouvoir faire ses offres de service aux chefs de famille.

Cet examen n'étant interdit par aucun règlement, mais toléré, au contraire, l'employé remit lui-même le registre de l'état civil à l'inconnu.

Alors cet homme, rapidement, transcrivit sur une feuille de son carnet trois ou quatre déclarations de naissance, et en particulier celle que M. de Blangy-Portal et Guerrard avaient dictée quelques instants auparavant, sans se douter que quelqu'un s'y intéressait le jour même.

Cela fait, il remercia poliment, s'éloigna d'un pas monotone, les bras ballants, la physionomie calme et muette, mais à peine eût-il tourné le coin de la rue que, se frottant gaîment les mains, il prit en courant le chemin de Mantes.

Il arriva en moins d'un quart d'heure pour grimper dans la chambre qu'il occupait depuis plusieurs jours à l'hôtel du Débarcadère, tout près la gare.

Une fois chez lui, notre personnage s'enflamma, enleva ses lunettes, opération qui s'il l'eût faite en public, aurait permis de remarquer son affreux strabisme, et s'installant à une petite table sur laquelle était tout ce qu'il fallait pour écrire, il traça les lignes suivantes:

Mon vieux Jean, tu es grand-père depuis hier de mademoiselle Thérèse Anne, fille légitime du duc Robert de Blangy-Portal et Claude Alexandrine Lasseguet, qui devrait s'appeler Claude Alexandrine Mourel, puisque cette grande dame est tout simplement la fille de ta femme et conséquemment la tienne, en vertu de l'axiome légal, *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*.

On n'a pas oublié ses classiques:

"Rose a fait un faux pour ne pas donner ton nom à son enfant dont le père est probablement ce gentil garçon Albert Rommier qui l'a si lestement enlevée de Reims le lendemain de ta condamnation.

"Il est vrai qu'elle ne pouvait guère avouer ça!

"Avec ce que je t'ai déjà écrit précédemment, te voilà donc bien fixé pour agir à ta guise le jour où tu voudras rentrer à Paris, jour prochain certainement, puisque tu es, depuis plusieurs mois déjà, en pleine jouissance de la prescription légale.

"Alors à bientôt, mais en attendant, ton vieil ami, tu peux y compter, ne perdra de vue aucun de ceux qui t'intéressent à tant de titres divers.

"Charles Durest."

Cette étrange épître ainsi terminée, l'ancien clerc d'huissier, que nos lecteurs ont déjà reconnu, le complice du faussaire Mourel, la glissa dans une enveloppe, sur laquelle, de sa plus belle plume et en grimaçant un mauvais sourire, il moula cette adresse:

"Master William Dickson, propriétaire, Panton street, Leicester square, Londres, Angleterre."

Il n'oubliait rien.

Pendant ce temps-là heureuse et fière d'être grand'mère, Mme Frémerol enveloppait elle-même sa petite fille dans des langes de batiste brodées aux armes ducales des Blangy Portal.

Tout entière à son rêve ambitieux dont la réalisation se faisait chaque jour plus complète, l'ancienne petite modiste de Reims n'avait jamais si peu songé au passé.

Hélas! d'autres s'en occupaient beaucoup trop pour son malheur!

VIII

UN REVENANT.

Pendant la semaine qui suivit la délivrance de la duchesse, le docteur Depaul vint presque tous les jours à Verneuil, puis, les choses prenant un cours régulier, nulle complication n'étant plus à craindre, l'habile praticien confia la jeune mère à son confrère Guerrard qui, une quinzaine plus tard, l'autorisa à quitter le lit pour la chaise longue et bientôt lui permit même de faire quelques pas dans son appartement.

Au bout d'un mois, la jolie accouchée était tout à fait remise et le bébé se portait à merveille. Alors le duc, dont les visites avaient été fréquentes et les façons de faire affectueuses pour sa femme et convenables à l'égard de Mme Frémerol, fit alors comprendre que le moment était venu pour Claude de rentrer à Paris.

Bien que Geneviève et sa fille s'attendissent à cette terminaison fatale de leur vie en commun, elles ne se résignèrent pas sans une profonde douleur à une nouvelle séparation.

Robert le comprit si bien, ou il affecta du moins de si bien le comprendre, que le jour où il vint chercher sa femme, il lui dit, ainsi qu'à sa mère:

—Je suis désolé de vous causer autant de peine; mais, vous le savez, nous ne sommes pas maîtres d'une situation que nous avons acceptée tous les trois. Si la duchesse demeurait plus longtemps absente de Paris, on ne manquerait pas d'en demander les motifs, et comme je ne pourrais mettre en avant le mauvais état de sa santé, le champ serait immédiatement ouvert à tous les commentaires. Soumettons-nous donc à la nécessité, mais j'en prends bien volontiers l'engagement, Claude viendra ici tous les étés pendant plusieurs jours, même plusieurs semaines.

Un peu consolées par cette bonne promesse, Mmes de Blangy-Portal et Frémerol se quittèrent, et la première rentra dans son hôtel avec son enfant et sa nourrice, car bien qu'elle eût exprimé le désir d'allaiter sa fille et que ce projet eût souri à Robert, le docteur Depaul s'y était formellement opposé. Il ne la trouvait pas assez forte pour remplir aussi complètement ses devoirs maternels.

Il avait été convenu entre Claude et Geneviève que dès que les beaux jours seraient venus, elles se rencontreraient toutes les après-midi au Bois, dans des allées peu fréquentées. En attendant, on recevrait rue de Prony, tous les jours autant que possible, des nouvelles de la rue de Lille.

Toutes choses ainsi arrêtées, la duchesse et sa mère reprirent, chacune de son côté, leurs habitudes, mais Mme Frémerol parut décidée à recevoir, moins encore qu'elle ne le faisait depuis le mariage de sa fille.

Les portes de son hôtel ne s'ouvrirent plus que pour des intimes, artistes ou littérateurs célèbres, ou pour quelques vieux financiers, anciens amis d'Adolphe Berquelier, tous gens tranquilles et discrets, qui ressentaient pour la maîtresse de la maison une sincère amitié et ne colportaient pas son nom dans les salons bruyants. De plus, bien qu'elle fût encore jeune et toujours belle, Geneviève semblait avoir dit un éternel adieu à la vie frivole afin de ne vivre que pour Claude et sa petite fille.

Elle tenait surtout à se faire oublier, et comme à Paris, la mémoire est plus fugitive que partout ailleurs, elle y réussit à ce point que bientôt, sauf pour quelques anciens habitués du Bois, elle y passa tout à fait inaperçue, d'autant plus qu'elle changea sa livrée et ne sortit qu'en coupé de couleur sombre, sans chiffre ni emblèmes sur les panneaux.

Néanmoins tant que dura la mauvaise saison, Mme Frémerol et sa fille durent se contenter de correspondre et d'échanger un sourire et un baiser du bout des doigts quand leur voitures se croisaient, mais aussitôt que les premiers beaux jours arrivèrent, elles parvinrent à passer ensemble quelques instants.

Quand le temps le permettait, Geneviève faisait arrêter son coupé dans le haut de l'allée des Acacias, à l'entrée de l'un des petits chemins qui s'en vont sous bois rejoindre la route de Madrid; là, elle mettait pied à terre, et s'enfonçait sous la voûte de verdure, où bientôt elle retrouvait Claude. A l'autre extrémité du sentier, la jeune femme avait exécuté la même manœuvre que sa mère, soit seule, soit en compagnie de la nourrice, qui, la première fois s'imagina, en voyant Mme Frémerol embrasser l'enfant, que c'était tout simplement une étrangère attirée par la beauté de son nourrisson, et ne s'étonna plus, dans la suite, de la revoir fréquemment.

Ces rencontres avaient lieu trois ou quatre fois par semaine, dans des endroits différents: au jardin d'Acclimatation, au pré Catelan, ou d'un côté tout opposé, aux alentours de la mare d'Auteuil; et elles étaient pour la mère et la fille les meilleurs moments de la journée.

Elles ne se quittaient qu'en se donnant tendrement rendez-vous pour le lendemain, et près de trois mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels Geneviève et Claude ne restèrent jamais plus de quarante-huit heures sans se voir.

Puis l'été arriva, et ce fut M. de Blangy-Portal qui rappela le premier à sa femme la promesse qu'il lui avait faite de la laisser aller de temps en temps à Verneuil, dès que sa mère y serait réinstallée pour la saison.

Il avait l'intention, lui, de voyager dans les Pyrénées. Elle était donc libre de partir aussitôt qu'elle le voudrait et de rester à la villa tout le temps que durerait son absence.

C'était là, de la part de Robert, une étrange concession, qui aurait dû donner à réfléchir à la duchesse et à Mme Frémerol. Elles n'y virent au contraire qu'une preuve d'affection; mais il n'en fut pas de même de Guerrard, lorsqu'il apprit la conduite de son ami.

Paul soupçonna que le duc désirait surtout jouir d'une liberté complète et, bientôt, il en eut la certitude. Il lui suffit de dîner au Cercle impérial un jour que M. de Blangy-Portal n'y était pas, pour savoir, avant la fin de la soirée, qu'il entretenait une certaine Léa Morton, fille très connue dans le monde où l'on se ruine, et que, de plus, il jouait gros jeu sans être moins malheureux qu'autrefois.

Ces deux nouvelles, la seconde principalement, causèrent au docteur une émotion profonde.

Que le duc eût une liaison galante, c'était sans doute doublement fâcheux, puisqu'il s'agissait d'une maîtresse qui, peut-être, lui coûtait cher, le compromettait même; mais, somme toute, cette aventure pouvait aussi n'être qu'un accident passager, sans conséquences pour l'avenir, tandis que le retour de Robert au tapis vert était chose bien autrement grave, étant donné son complet affolement dès qu'il perdait.

Il s'expliqua donc aisément l'autorisation que M. de Blangy-Portal avait donnée à sa femme, en quelque sorte spontanément, de quitter Paris pour Verneuil.

En effet, à peine Claude était-elle installée à la campagne de Gontran en Bretagne, chez sa tante, Mme de Lancrey, que le duc, sans prévenir personne, pas même Paul, partit pour Luchon, où Léa l'avait précédé.

Le docteur eut tout d'abord l'idée de courir après Robert ou tout au moins de lui écrire; mais il réfléchit que ce serait là une démarche inutile, de nature à envenimer encore les choses, car il savait combien son ami était prêt à s'irriter, surtout quand il avait tort. Il remit alors jusqu'à son retour toute tentative du genre de celle qu'il voulait faire.

L'intéressant, pour le moment, était que la duchesse ne se doutât de rien.

Pour s'assurer s'il en était ainsi et pour être toujours prêt à parer quelque coup fâcheux porté au repos de la jeune mère, il se fit son commensal fréquent. Deux ou trois fois par semaine, il allait à Verneuil, où Mme Frémerol et sa fille vivaient dans une quiétude absolue, dans un bonheur complet, aucun écho des stations thermales des Pyrénées ne leur arrivant jamais.

Elles n'avaient de M. de Blangy-Portal que les nouvelles qu'il leur donnait lui-même.

Il écrivait tous les huit jours à peu près, brièvement, racontant qu'il suivait un traitement que son médecin lui avait ordonné, et terminant chacune de ses lettres par une caresse à sa fille, un mot affectueux pour sa femme et un souvenir amical aux personnes qui l'entouraient.

Les choses ne paraissaient donc pas prendre une tournure bien alarmante et Guerrard s'applaudissait déjà de ne s'être mêlé de rien, quand Claude lui annonça un soir, après le dîner, qu'elle irait le lendemain à Paris. Son notaire, Me Andral, lui avait manifesté le désir de lui faire une communication d'une certaine importance.

—Avez-vous parlé de cela à Mme Frémerol? lui demanda Paul, en dissimulant l'impression que lui causait cette confidence.

—Non, le duc, dans sa dernière lettre, m'a laissé pressentir le mot de Me Andral, et il ajoutait qu'il me serait fort obligé de n'en rien dire à ma mère. Il s'agit sans doute de quelque affaire qui ne regarde que lui. J'aurais mieux fait de garder le silence. Promettez-moi tout au moins le secret.

—Quel secret! puisque je ne sais rien! Et cependant peut-être ferez-vous mieux lorsque vous aurez vu votre notaire, de m'apprendre ce dont il s'agit.

—Pourquoi?

—Eh! mon Dieu!, tout simplement parce que Robert est, en affaires, le type du grand seigneur inexpérimenté, plein de confiance, et qu'il se pourrait qu'on l'entraînât dans quelque opération douteuse.

—C'est vrai, vous avez raison. Eh bien! je vous dirai tout. Est-ce que, à l'imitation de ma mère qui vous aime tant, je n'ai pas, moi aussi, pleine et entière confiance en vous!

A ces mots, lancés avec un affectueux sourire, le docteur ne put s'empêcher de rougir un peu, mais il se hâta de mettre la conversation sur un autre terrain, afin de ne point trahir une inquiétude que la jeune femme n'aurait pas manqué de partager.

Le lendemain, après le déjeuner, la duchesse le trouva prêt à l'accompagner.

Claude avait dit à sa mère qu'elle allait à Paris pour jeter un coup d'œil sur sa maison et donner quelques ordres à Germain, que M. de Blangy Portal s'était bien gardé d'emmener avec lui dans les Pyrénées.

Mme Frémerol ne supposa pas un instant qu'il y eût autre chose, et conduisit sa fille et Guerrard à Mantes.

Il était convenu que la duchesse reviendrait le jour même par le train de six heures trente et trouverait son coupé à la gare.

Une heure plus tard, à Paris, en laissant la jeune mère à la porte de Me Andral, rue Royale, Paul lui donna rendez-vous rue de Lille, où il ne manqua pas de se rendre dès qu'il eut terminé les quelques visites qu'il avait à faire chez ses malades.

—Eh bien! demanda-t-il à Mme de Blangy-Portal, lorsque Germain l'eut introduit dans le salon où elle l'attendait, que vous voulait votre notaire, si tant est toutefois que vous pensiez pouvoir me le confier?

—Oh! oui, certes, répondit Claude en riant, car ce n'est pas bien grave, et je ne comprends rien aux circonlocutions dont Me Andral s'est servi pour me dire une chose aussi peu importante. Il avait tout simplement besoin de ma signature pour vendre ou engager je ne sais quels titres, afin de se procurer deux cent mille francs que Robert désire mettre dans une opération de terrains à Luchon.

—Vous lui avez donné cette signature?

—Séance tenante.

—Sans rien savoir de l'affaire en question?

—Est-ce que j'y aurais compris un seul mot? Vous avez l'air de me désapprouver?

—Je ne saurais me permettre de le faire.

—Mais vous pensez que j'ai eu tort?

—Je vous l'ai dit: le duc n'a jamais eu conscience de la valeur de l'argent, et comme je sais qu'il y a dix-huit mois à peine il a eu à sa disposition un demi-million, que, de plus, il a touché près de trois cent mille francs, revenus de votre dot, somme que votre existence, si luxueuse qu'elle soit, n'a pas coûtée, j'ai peur qu'il ne se lance de nouveau dans quelques opérations dangereuses pour sa bourse.... surtout pour la vôtre.

—J'espère qu'il n'en sera rien. En tous cas, ce qui est fait est fait, et deux cent mille francs, c'est peu de chose.

—Peu de chose! Me Andral n'est pas de cet avis, j'en suis certain.

—Eh bien! pour vous rassurer, je vous promets, dans le cas où Robert reviendrait à la charge, de lui demander quelques explications.

—Et vous ne parlerez pas de cela à votre mère?

—Non, puisque mon mari m'a priée de me taire.

—Vous êtes la meilleure des épouses, comme vous avez été la plus charmante des jeunes filles et la plus adorable des enfants.

Et, cédant à un mouvement irrésistible, Guerrard saisit et baisa les deux mains de Claude, qui le laissa faire en souriant.

Deux heures après, la duchesse était de retour à Verneuil et Paul, qui était allé dîner rue de Boissy-d'Anglas, y apprenait d'un des membres du club, arrivé de Luchon la veille, que M. de Blangy-Portal promenait presque publiquement sa maîtresse, Léa Morton, et qu'en trois ou quatre séances au grand cercle de cette station balnéaire, il avait perdu une somme énorme, plus de 400,000 francs, disait-on, grâce au crédit en quelque sorte illimité que lui avaient ouvert les prêteurs de l'endroit.

Bien qu'il voulût la croire exagérée, comme le sont d'ordinaire tous les racontars de ce genre-là, cette nouvelle n'en causa pas moins au docteur une profonde et douloureuse peine, et lorsque, rentré chez lui, il se trouva seul avec ses pensées, il ressentit soudain un indicible effroi.

Qu'il regrettât le parjure de Robert, qu'il déplorât sa conduite, qu'il craignît pour l'avenir de la duchesse, cela était naturel, car il était impossible qu'il ne s'y intéressât point!

Mais pourquoi ne lui suffisait-il pas d'être mécontent? Pourquoi ne cherchait-il pas avec plus de calme quel remède il pouvait apporter au mal? Pourquoi cet époux d'une femme si digne d'être adorée lui semblait-il encore plus sot que misérable? Au lieu de ne songer qu'aux qualités morales de Claude, comment se faisait-il qu'il pensait surtout à sa beauté et au bonheur que donnerait sa tendresse?

Ses colères contre le mari se transformaient à chaque instant en de troublantes pitiés pour la femme, et quand il en arriva à étudier quel phénomène psychologique se passait en lui, détournant ainsi ses réflexions du cours qu'il voulait leur imprimer, il fut bien forcé de s'avouer qu'un amour fatal, terrible, puisqu'il était sans issue, menaçait de s'emparer de tout son être.

Qu'allait-il devenir dans sa lutte contre cette passion? Pourrait-il s'en rendre maître? En était-il temps encore? Devait-il fuir, au contraire, disparaître à jamais?

Mais fuir, ce serait laisser Claude sans défenseur! Ce serait manquer au serment qu'il lui avait fait, qu'il s'était fait à lui-même. Que penserait-elle de lui? Qu'en penserait également Mme Frémerol?

Pour ces deux femmes, qui avaient si complètement le droit de compter sur son dévouement, il ne serait plus qu'un lâche et plus peut-être encore: le complice de celui auquel il les avait livrées toutes les deux.

Non, cela ne pouvait être! Le devoir, l'honneur, ses sentiments les plus intimes eux-mêmes, lui ordonnaient de ne pas déserter son poste de combat. Il resterait, lutterait, serait le plus fort et, s'il finissait par succomber à la peine, il aurait du moins rempli sa tâche jusqu'au bout!

Et d'ailleurs, est-ce que l'homme digne de ce nom ne sait pas se vaincre! Eh bien! soit, il aimerait la duchesse, il l'aimait; mais elle l'ignorerait toujours, et c'est dans cet amour même qu'il puiserait des forces pour la protéger!

Après avoir fait ainsi, sans pitié, cruellement, l'autopsie de son cœur, Guerrard se sentit plus calme, et lorsque quelques jours plus tard il se rendit à Verneuil, il avait si bien fait provision de courage avant d'y arriver, qu'il sut ne pas trembler quand la jeune fille l'accueillit avec son plus affectueux regard et que, le soir, en la quittant à la gare de Mantes, où elle avait voulu le conduire avec sa mère, à pied, tant la nuit était belle, il lui baisa la main, sans trahir par un frisson le bonheur qu'il emportait.

Quant à Mme Frémerol et à sa fille, qui ne se doutaient ni l'une ni l'autre de l'existence scandaleuse de M. de Blangy-Portal,—Claude n'avait pas dit un mot à sa mère de la signature qu'elle avait donnée chez Me Andral,—elles vivaient dans un bonheur complet, tout à l'enfant qui commençait à les connaître, et à leur sourire. Elles ne craignaient que le retour du duc, qui mettrait fin à leur réunion; elles n'allaient presque jamais à Paris et ne recevaient personne, sauf le docteur, la supérieure du couvent et le curé de Verneuil.

Elles ne sortaient guère de la villa que pour faire de longues promenades dans les superbes avenues de platanes et de marronniers qui descendaient jusqu'à la Seine.

Le bras de la duchesse sous le sien, heureuse de sortir avec elle, sans se cacher, comme elle était forcée de le faire à Paris, au Bois; toute fière de répondre aux saluts que leur adressaient les gens du pays, qui la connaissaient et l'aimaient pour sa grâce et sa charité, surveillant d'un regard chargé de tendresse et d'orgueil le bébé que portait la nourrice, Geneviève oubliait le passé.

Elle ne voulait plus savoir ce qu'elle avait été jadis; elle ne se rappelait ni les fêtes brillantes dont son hôtel de la rue de Prony avait été le théâtre, ni cette cour d'adorateurs pour lesquels sa disparition soudaine demeurait un mystère, ni même qu'elle avait été belle et qu'elle l'était encore.

Elle n'était plus que mère et grand'mère dans toute l'acception du mot; et Claude sentait croître encore son affection filiale, de même que Guerrard admirait cette transformation de l'ancienne maîtresse d'Adolphe Berquelier en femme tout entière au devoir et à l'amour maternel.

Ni Mme Frémerol ni sa fille n'avaient jamais remarqué deux individus, étrangers à la commune, qui souvent les attendaient à l'entrée de l'une des avenues, se dissimulaient derrière les arbres pendant qu'elles passaient et hâtaient ensuite le pas, afin de retrouver l'occasion, en s'arrêtant plus loin, de les croiser de nouveau.

Les choses étaient ainsi et duraient depuis déjà près de deux mois, sans que le duc eût annoncé l'époque de son retour, et Geneviève n'avait pas même fait un seul voyage à Paris lorsqu'un soir, après le dîner, elle sortit seule, Claude étant peu fatiguée, pour aller prendre des nouvelles de l'abbé Marion qui, la veille, s'était excusé par un mot de ne pouvoir se rendre à la villa pour dîner, ainsi qu'il en avait été prié.

Mais le vénérable curé de Verneuil n'était que légèrement souffrant, et quand il eut rassuré lui-même Mme Frémerol, celle-ci reprit le chemin de sa maison.

Le soleil venait à peine de disparaître et il faisait encore grand jour. Geneviève n'hésita donc pas à descendre jusqu'à la Seine, pour remonter dans Verneuil par l'une des avenues qu'elle avait coutume de parcourir avec sa fille.

Cette route était plus longue, mais la soirée était charmante et invitait à la promenade.

Bientôt elle eut atteint la rivière, dont la berge était couverte de monde, et, dix minutes après, elle tourna à gauche pour s'enfoncer sous la voûte ombreuse et presque déserte des marronniers.

Elle allait ainsi, rêveuse, le cœur plein de joie, bercée par le murmure de la brise dans les feuillages, ne levant pas même les yeux, toute à ses pensées, lorsqu'un individu, qui la suivait depuis le presbytère, mais qu'elle n'avait pas vu, hâta le pas pour la devancer, l'attendit et s'arrêta brusquement devant elle, comme pour lui barrer le passage.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de taille élevée, convenablement mis, presque élégant, portant toute sa barbe, noire et touffue.

Mme Frémerol n'eut pas même un mouvement de surprise. Supposant que cet inconnu se trompait et allait lui-même reconnaître son erreur, elle se contenta d'appuyer un peu de côté et poursuivit son chemin, mais l'étranger se rapprocha vivement d'elle et, soulevant son chapeau, lui dit d'un ton ironique:

—Madame Mourel veut-elle me permettre de lui présenter mes devoirs?

—Mme Mourel, Mme Mourel! balbutia Geneviève, en fixant son interlocuteur d'un regard stupéfait.

Puis aussitôt, pâle comme une morte, se soutenant à peine et faisant un bond en arrière, comme si un animal immonde s'était tout à coup dressé sous ses pas:

—Jean! vous! s'écria-t-elle.

Elle avait reconnu son mari.

—Moi-même, Rose, moi-même, répondit le personnage avec un horrible sourire. Allons, je vois que malgré les vingt ans qui se sont écoulés depuis notre séparation, tu ne m'as pas tout à fait oublié. Tu me pensais disparu à jamais! Il n'en est rien. Me voilà au contraire, vivant et bien vivant! Mais pourquoi cette terreur? Calme-toi! S'il passait quelqu'un, on pourrait s'étonner de ton visage bouleversé. Je te parle poliment, en homme du monde qui retrouve une ancienne connaissance, voilà tout!

Mme Frémerol avait dû s'appuyer contre un arbre, et elle ne pouvait que répéter avec égarement:

—Lui! lui!

Mais en voyant face à face celui qu'elle croyait mort au bagne, là-bas, si loin, sur les bords du Maroni, le sentiment du danger la ranima tout à coup et, redressant brusquement la tête, elle répondit d'une voix ferme:

—Votre apparition bien inattendue ne m'a causé que de la surprise, mais aucun effroi. En effet, je me croyais veuve depuis longtemps. Mais vous voici. Que me voulez-vous? Si vous m'avez guettée, c'est bien certainement que vous avez formé quelque projet. Parlez. Oh! vous le voyez, je suis parfaitement calme.

Mourel ne s'attendait pas sans doute à une telle énergie de la part de celle que nous continuerons d'appeler Mme Frémerol, car il ne put dissimuler combien il en était interdit.

Cependant, après une seconde d'hésitation, il reprit:

—Je t'aime mieux ainsi, il sera plus facile de nous entendre. Veux-tu que nous marchions côte à côte comme deux promeneurs qui se sont rencontrés par hasard? Nous n'éveillerons de la sorte aucun soupçon chez les personnes que nous pourrons croiser. Oh! ne crains rien, je ne t'accompagnerai pas jusqu'à la villa Claude; j'irai seulement jusqu'au bout de l'avenue.

—Soit! Mais vous feriez mieux de me dire vous. Si on vous entendait.

—Je ne pourrais plus passer pour un étranger, ce que je redeviendrai bientôt pour vous....—Vous voyez, j'obéis,—et vous êtes raisonnable.

—Eh bien! allons, et faites-moi part de vos intentions.

Geneviève reprit le milieu de l'allée.

—D'abord, dit Jean, en marchant auprès d'elle, il y a deux choses dont je dois vous instruire: la première c'est que je n'ai rien à craindre de la police française. J'ai fait mon temps; j'ai payé ma dette, selon l'expression des gens de loi; de plus, j'ai changé de nationalité; je suis devenu citoyen américain. Par conséquent, si vous tentiez de me jouer quelque mauvais tour, grâce aux puissantes relations que vous devez avoir, vous perdriez votre peine et n'aboutiriez qu'à me montrer fort exigeant. La seconde, c'est que je n'ignore rien de votre passé, ni de votre situation sociale actuelle.

Si menaçantes, si terribles que fussent ces paroles de l'ancien forçat, la mère de Claude sut rester maîtresse de sa terreur. Son mari, qui ne la quittait pas du regard, ne surprit aucun tressaillement sur son visage.

Alors, il poursuivit:

—Oui, je sais tout ce que vous avez fait depuis vingt ans. Oh! je ne songe pas à vous reprocher la vie joyeuse que vous avez menée pendant que je luttais contre les supplices du bagne et le climat meurtrier de Cayenne. Votre époux, si vite, si complètement oublié, ne vous demande aucun compte. Vous étiez jeune, jolie et, bien que votre jeunesse et votre beauté m'appartinssent, vous en avez usé à votre profit. Vous avez bien fait! Ne craignez donc rien d'une jalousie rétrospective qui ne serait que ridicule.

Heureusement que la voûte de feuillage plongeait l'avenue dans une demi-obscurité, car à ces mots qui lui rappelaient les pages honteuses de son existence parisienne, Geneviève n'avait pu s'empêcher de rougir.

Cependant, faisant un effort surhumain, elle dit à Jean, d'une voix sèche et impérative:

—Enfin, que voulez-vous?

—Je pourrais simplement vous inviter à réintégrer le domicile conjugal, puisque nous sommes toujours unis légalement. On ne pense pas à tout; vous n'avez pas songé, il y a vingt ans, à demander aux tribunaux votre séparation de corps, qui vous eût été immédiatement accordée, car j'avais été frappé d'une condamnation infamante. Nous sommes donc époux légitimes, aussi bien qu'avant mon départ, et comme nous nous sommes mariés sous le régime de la communauté, la moitié de votre grande fortune m'appartient toute entière, le mari étant le chef de la communauté. Cependant, je n'ai pas l'intention d'user de mes droits. Je suis prêt, au contraire, à vous laisser votre liberté.

—Ah! vraiment!

—Oui, votre liberté complète, et même à ne pas revendiquer l'honneur insigne d'être le beau-père de M. le duc de Blangy-Portal.

Le coup était rude, mais Mme Frémerol l'attendait. Aussi ne broncha-t-elle point, mais se contenta de hausser les épaules, en disant:

—Est-ce que la personne dont vous parlez est ma fille?

La malheureuse avait l'héroïque courage renier son enfant.

—Je sais que selon le registre de la mairie, où sa naissance a été déclarée, elle est fille de Rose Lasseguet; mais comme au moment où Rose Lasseguet est devenue mère, elle s'appelait Mme Mourel, Claude-Alexandrine est tout simplement l'enfant légitime des époux Mourel, puisque l'époux trompé n'a introduit aucune action en désaveu de paternité. Pour remettre les choses complètement en état, il suffirait d'une demande en rectification d'état civil. La mère qui a fait une fausse déclaration,—car elle est fausse, aussi bien que l'a été jadis son mari,—ne serait pas même poursuivie, la prescription lui étant acquise; mais Mme la duchesse de Blangy-Portal reprendrait son véritable nom, et comme elle s'est mariée sans l'autorisation de son père, son mariage serait déclaré nul. C'est la loi. Ah! je la connais la loi. Je l'ai apprise à mes dépens!

C'étaient là de si incontestables vérités que Geneviève ne pouvait tenter de les repousser.

L'évadé de Cayenne avait certainement entre les mains la preuve de tout ce qu'il avait avancé. Son plan était bien avancé. S'il avait attendu aussi longtemps avant de le mettre à exécution, ce n'était évidemment que parce qu'il avait voulu entrer en campagne armé de toutes pièces et invulnérable. L'issue de la lutte était aisée à prévoir. Aussi la malheureuse femme, malgré toute son énergie, commençait-elle à trembler.

Elle voyait sa fille mêlée à cette horrible aventure; elle voyait s'écrouler dans la honte tout cet édifice d'orgueil et de bonheur que son amour maternel avait élevé, et cette épouvantable perspective la disposait à tous les sacrifices.

Oui, ce qu'exigerait cet homme, elle le ferait. Sans doute il ne voulait que de l'argent! Elle lui en donnerait autant qu'il lui en demanderait: un million, davantage même, s'il s'engageait à disparaître.

Elle avait ralenti le pas et, tout à coup, s'arrêta pour dire à Mourel:

—Je ne veux pas essayer de vous prouver qu'il ne vous serait pas déjà si facile d'atteindre votre but. Évidemment vous pouvez faire un scandale qui retomberait sur ma fille et sur moi. Mme de Blangy-Portal y perdra peut-être la considération qui l'entoure, l'affection et le respect de son mari; mais, vous, que gagnerez-vous à tout ce bruit? La loi dont vous parlez tant ne vous donnera pas tout ce que vous espérez. Pour obtenir une séparation que je n'ai pas songé à demander jadis, j'invoquerai votre longue absence, votre condamnation, votre mort civile, et les tribunaux décideront en ma faveur. Vous en serez pour votre tentative odieuse. On comprendra qu'il n'y a dans vos revendications qu'une question d'argent. Eh bien! cette question-là, pourquoi ne pas la traiter entre nous? Combien voulez-vous?

—Cela dépend; je ne suis pas encore fixé, répondit cyniquement le misérable. De plus, vous vous trompez peut-être; vous êtes toujours fort belle, je vous ai beaucoup aimée.... et vous êtes ma femme.

Mme Frémerol ne retint pas un geste de dégoût.

Jean ne parut pas s'en être aperçu et poursuivit:

—Enfin, je puis avoir l'ambition de devenir quelqu'un, de me créer une situation. Or, j'ai dans mon noble gendre un protecteur naturel et tout-puissant.

—Vous êtes fou! Ce ne sont là que des moyens pour faire payer plus cher votre éloignement et votre silence! Voulez-vous, oui ou non, que cet horrible passé meure entre nous? J'y mettrai le prix nécessaire, mais vos menaces ne m'effraient pas. Je ne puis rester plus longtemps avec vous. Réfléchissez, faites-moi connaître vos conditions, ou sinon j'irai moi-même au-devant de l'éclat que vous voulez provoquer.

Geneviève avait prononcé ces dernières mots avec une telle fermeté que Mourel en fronça le sourcil; puis, après un instant de silence, il répondit:

—Soit! mais comme j'ai hâte d'en finir, quand et où vous retrouverai-je pour en terminer?

—Oh! quand vous voudrez, le plus tôt possible, mais pas ici!

—Je vous compromettrais?

—D'abord! De plus, vous ne pouvez venir chez moi, à Verneuil, vous le pensez bien.

—Pourquoi? Je serais ravi de voir de près Mme la duchesse Claude, votre fille, ma fille.

Je ne l'ai aperçue que de loin et....

—Assez! ou je vous quitte, vous laissant absolument libre d'agir à votre guise. Ma fille, vous m'entendez bien, ma fille vous est et doit vous rester étrangère.

—Alors où pourrai-je vous voir?

—A Paris.

—Dans votre hôtel, 7, rue de Prony.

—Ah! vous savez?

—Je sais tout ce qu'il m'intéressait de connaître.

—Eh bien! oui, rue de Prony, le soir. Dites-moi quel jour vous viendrez.

—Demain, à dix heures, si cela vous convient.

—Oui, demain, à dix heures. La porte du jardin au No 16 du boulevard extérieur sera ouverte. Je vous attendrai dans le kiosque que vous trouverez de suite à votre droite en entrant. Si vous le voulez, nous nous entendrons aisément.

—Je l'espère. C'est convenu, demain à dix heures, 16, boulevard de Courcelles.

—A demain!

Et laissant là Jean Mourel, qui l'avait ironiquement saluée, Geneviève remonta rapidement l'avenue pour rentrer à la villa Claude.

Quant au faussaire, il redescendit vers la Seine pour y rencontrer bientôt sur la berge son ami Durest, auquel il dit, en se frottant les mains:

—Rose se rebiffe, mais les choses n'en marcheront pas moins comme je le veux, et tu peux compter sur une jolie commission qui te permettra de vivre de tes rentes. En attendant, allons dîner! Cette reconnaissance conjugale m'a singulièrement creusé l'estomac.

Vingt minutes plus tard, les deux complices se mettaient gaiement à table, au buffet de Mantes.

Au même instant, après avoir embrassé convulsivement Claude et sa fille, Geneviève rentrait dans son appartement où, se laissant tomber dans un fauteuil, elle s'écriait, les yeux pleins de larmes et la voix entrecoupée par des sanglots:

—Qu'allons nous devenir! Ma fille, mon enfant adorée! Ah! cet homme! On m'avait bien affirmé cependant qu'il était mort depuis plus de dix ans! Par quelle fatalité le bagne l'a-t-il donc rendu!

C'est ce que nous allons raconter.

IX

HISTOIRE D'UNE FEMME.

Après la condamnation de son mari, la jolie Mme Mourel, on s'en souvient, avait accepté la protection d'Albert Rommier, le seul de ses soupirants du bal Bresard dont les déclarations l'eussent un peu touchée, et celui-ci, riche et libre, s'était empressé de l'enlever pour la conduire à Paris, où les deux amoureux, après un mois de séjour à l'hôtel, s'étaient logés dans un coquet appartement du quartier Notre-Dame-de-Lorette.

Ils passèrent là leur lune de miel, gais, insouciants, courant la grande ville qu'ils connaissaient aussi peu l'un que l'autre, et ce faux ménage aurait peut-être duré longtemps, car Rose était charmante, si elle ne fût bientôt devenue enceinte.

Au lieu de la rendre heureux, cette grossesse effraya Rommier, dont la famille était désespérée de sa liaison avec la femme d'un faussaire envoyé au bagne, et on fit tant et si bien autour de lui, qu'après avoir installé sa maîtresse à Chatou, dans un petit chalet qu'il avait loué pour un an, sous le prétexte que l'air de la campagne lui était nécessaire, Albert disparut, après avoir, il est vrai, payé d'avance le loyer de la maison.

Ses adieux se résumèrent en dix lignes d'excuses banales, accompagnées de deux billets de mille francs et de la promesse de faire parvenir à l'abandonnée trois cents francs par mois jusqu'à ses relevailles.

En provincial prudent, le fugitif ne disait pas un mot du bébé à venir.

Mme Mourel ressentit tout d'abord un chagrin profond de cette conduite indigne, et elle éprouva une terreur folle de se sentir seule, dans un pays où elle n'avait pas encore eu le temps de se lier avec personne; puis, comme elle n'aimait que médiocrement l'infidèle, et que le fonds de son caractère était déjà la résolution, elle se consola assez vite, organisa sa vie, se fit quelques relations parmi les artistes hommes et femmes qui habitaient Chatou, et six mois plus tard, quand elle fut devenue mère, peu soucieuse de révéler sa véritable situation sociale, elle déclara son enfant sous les noms de Claude-Alexandrine Lasseguet, fille de Rose-Geneviève Lasseguet, père non dénommé.

Ensuite, elle mit sa fille en nourrice dans le pays, chez de braves gens, et s'en retourna à Paris.

Là, les amis qu'elle s'était faits à la campagne la présentèrent au directeur d'un petit théâtre, où son intelligence et sa beauté la firent remarquer, et alors vingt adorateurs l'assaillirent des plus séduisantes propositions.

Elle choisit avec esprit, au milieu des plus riches, un peintre qui commençait à devenir célèbre et lui plaisait beaucoup: Raymond Dartois; et moins d'une année après, sous le nom de Geneviève Frémerol, ou plutôt la Frémerol—nom d'un petit village des environs de Reims—elle était classée parmi les plus élégantes et les plus jolies des reines du demi-monde.

Déjà il ne restait plus rien en elle de la provinciale; elle était une Parisienne par sang, grâce à ce don d'assimilation qui est le propre des filles d'Eve et qu'elle possédait au suprême degré.

Il ne fut pas malaisé, dès ce moment, de prévoir qu'elle ferait fortune, pour peu qu'elle montrât un peu d'esprit de conduite.

C'est ce qui arriva.

Dans le milieu intelligent où elle vivait, l'ancienne petite modiste compléta son instruction un peu sommaire, le sentiment du beau qui était en elle se développa, et comme la nature lui avait donné beaucoup de tact, elle sut rapidement, sans qu'on le lui enseignât, recevoir à merveille, éviter d'être banale et se faire beaucoup d'amis.

Elle se garda surtout des relations compromettantes, féminines ou masculines. Bref, elle manœuvra si adroitement à travers tous les écueils, que quatre ans à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée à Paris qu'elle y occupait déjà, dans le monde des artistes, une situation exceptionnelle.

Sa beauté était dans tout son éclat, elle avait acquis une sorte de distinction relative, et comme elle ne parlait qu'à propos et des choses qu'elle savait bien, elle passait même pour avoir infiniment d'esprit.

Ne sachant pas d'où elle venait, on croyait que la nouvelle étoile parisienne appartenait à une bonne famille de province, qu'elle avait quittée à la suite de quelque mystérieuse aventure ou d'un désastre financier.

C'est à cette époque de sa vie que Rose Mourel, transformée en Geneviève Frémerol, rencontra pour la première fois Adolphe Berquelier.

Un jour, à l'exposition des Beaux-Arts, elle l'aperçut en admiration devant son portrait, peint par Raymond Dartois. Le brave homme était absolument hypnotisé.

Le grand et hardi spéculateur sur les terrains était déjà fort riche; on venait de le décorer; il était quelqu'un au milieu de tous ces industriels que l'exécution des plans gigantesques du baron Haussmann, du grand baron, comme on appelait déjà familièrement le préfet de la Seine, conduisait aux honneurs et à la fortune.

De plus, garçon, sans famille, n'ayant au fond de l'Auvergne, son pays natal, que quelques parents éloignés, Berquelier était arrivé à cette heure psychologique où s'éveille au cœur des parvenus le désir de sortir du commun, de jouir de la vie élégante, d'acquérir tout ce que peut donner l'argent.

La belle Geneviève, qu'il connaissait déjà de vue et de réputation, lui parut la femme qui pourrait l'aider à réaliser ce triple ambition, et comme elle avait manifesté l'intention d'acheter dans la plaine Monceau un terrain dont il était, lui, le propriétaire, il se fit présenter à elle.

Il arriva alors ce qui était fatal: le naïf en matière d'amour devint follement épris de la charmeresse et, après dix minutes de conversation, il lui dit brusquement, en affolé qui a pris son courage à deux mains:

—Madame, la première fois que je vous ai vue, votre beauté m'a causé une impression que je ne saurais vous exprimer, et depuis ce jour-là, j'ai tenté vainement de vous oublier. Vous êtes prête à payer deux cent mille francs un terrain qui m'appartient. Laissez-moi le temps de faire construire sur ce terrain un hôtel digne de vous et, cela fait, en échange seulement de votre portrait, je mettrai à vos pieds les actes de propriété du terrain et de l'hôtel.

Si accoutumée qu'elle fût aux hommages et aux propositions peu déguisées sous des périphrases, la jeune femme demeura un instant stupéfaite, et peut être allait-elle éclater de rire au nez du pauvre Berquelier, lorsqu'elle com-